

— Chez Marguerite ?... oui-dà ! fit ma sœur, et si elle n'était pas ici ?...

— Marguerite !..... se pourrait-il ?..... Comment ! elle a quitté la ville ? Et où est-elle ?

— Que t'importe ? reprit malicieusement Rose, riant de mon indiscrete étourderie, tu la verras demain soir. Il suffit !... j'en sais plus que je n'en voulais apprendre ; et cependant j'ai encore quelque chose à te demander. Tu ne me refuseras rien ce soir , n'est-ce pas ?... Eh bien ! conte-moi tout ce que tu as fait avec M. Leroy.

— Oui , je le veux bien , répondis-je , avec l'intention de gagner du temps et de ne point livrer à Rose, à cette heure tardive , un récit aussi propre à l'impressionner. Je le veux bien, c'est assez curieux ; mais demain...

Ma sœur me pressa tellement, qu'il me fallut céder.

Nous passâmes donc une heure de la nuit, moi à rappeler avec plaisir, elle à écouter, avec un avide étonnement, toutes les circonstances de notre singulier voyage , à part l'épisode du château de Carillan, que j'eus soin de passer sous silence.

L'attention avec laquelle Rose m'écoutait , les questions dont elle me pressait sur Julien, et qui révélaient le soupçon d'un mystère , son nom qu'elle prononçait presque avec le même élan qui m'avait arraché celui de Marguerite , tout, jusqu'à sa veillée tardive pour avoir ces détails, me frappa d'une pensée singulière. Je songeais à cela en montant à mon pavillon , et, m'arrêtant tout-à-coup sur l'avant-dernière marche , je me demandai si ma sœur, qui , à dix-huit ans, n'avait encore montré aucune affection particulière, pouvant donner lieu à des conjectures sur son mariage, ne venait pas d'en contracter une pour mon ami Julien Leroy.

A cette pensée , je me reprochai presque de n'avoir pas éludé les questions de Rose et déçu sa curiosité. Mais qu'y aurais-je gagné ? L'esprit des femmes n'est-il pas porté à